

Y CROIRE POUR LE VOIR

Si, un jour, on réussit à transférer l'esprit d'un individu sur un robot afin de lui conférer l'immortalité, les conséquences seront vertigineuses. Y réfléchir est urgent. Mais j'en suis incapable, parce que je ne m'attends pas à ce que ce projet se réalise.

Or l'intuition précède la réflexion. Pour se mettre à réfléchir à un objet (fût-ce en s'y opposant), il faut, au préalable, le prendre au sérieux, c'est-à-dire avoir l'intuition, plus ou moins perspicace, qu'il a ou aura un minimum de consistance. Ainsi, on ne se consacre pas aux sciences si on ne compte pas sur elles pour agir ou pour comprendre quelque chose du monde. Mais on ne les critique pas non plus si on ne leur accorde aucune importance : Sartre s'est contenté de dire « science, c'est peu de balle », ce qui ne mène pas loin la réflexion.

Les projets transhumanistes (comme celui évoqué ci-dessus) inspirent d'abord une réaction subjective : l'observateur croit, ou non, à leur vraisemblance. Et plus il y croit, mieux il est placé pour réfléchir à ce que provoquerait leur réalisation.

L'ŒIL DE LA CAMÉRA

Un parterre de fleurs dans un jardin public. Des gens s'approchent. « Magnifique ! » Ils attrapent leur téléphone, prennent une photo, s'éloignent. Leur station près du massif n'a pas duré plus d'une seconde.

Les scènes de ce genre sont fréquentes. Je doute pourtant que l'art de la photo hâtive apporte une satisfaction réelle. Il y a peu



de chances que les gens se délectent de la photo après avoir négligé le massif, bien plus plaisant. Je crois plutôt que la photo hâtive permet d'éviter une inquiétude qui accompagne souvent le plaisir.

Celui qui se perd dans la contemplation du massif ne sait jamais quand celle-ci doit cesser. Regarder très longtemps, jusqu'à ce que le plaisir se mue en lassitude, voire en ennui, est dommage. Ne pas regarder assez, se laisser bousculer par les tâches à faire, et partir frustré, est dommage aussi. Le moment idéal pour s'en aller est si fugitif, qu'il est à peu près impossible à saisir.

On peut regarder le parterre tant qu'on veut, mais on ne peut pas éprouver le sentiment d'en avoir joui à la perfection. Voilà le trouble auquel échappe celui qui prend une photo plutôt que de regarder.

LA FORMULE DU PRINCE

En dédiant des quatuors au prince Razoumovsky, une sonate au comte Waldstein, un trio à l'archiduc Rodolphe, Beethoven a contribué à la gloire de ces altesses. Je ne vois pas d'analogue en sciences : pas de « Théorème à Monseigneur Séguier, Chancelier de France » chez Fermat, pas de loi offerte en « Respectueux Hommage à Sa Majesté Anne Stuart, Reine de Grande-Bretagne et d'Irlande » chez Newton. Pas non plus de dédicataires chez Euler. Là, c'est dommage. Cela nous aurait simplifié la vie. Il existe tant de « formules d'Euler », qu'on ne s'y retrouve pas.

S'il avait dédié la formule $\sum 1/n^2 = \pi^2/6$ [dite formule d'Euler] à la « mémoire immortelle de feu Son Excellence Catherine I^{re}, Impératrice de toutes les Russies », nous l'appellerions formule de l'Impératrice.

S'il avait dédié la formule $s - a + f = 2$ [dite formule d'Euler] à sa femme Katharina (comme on parle de la sonate à Thérèse).

Ou encore, s'il avait dédié la formule $\exp(ix) = \cos x + i \sin x$ [dite formule d'Euler] à « Sa Majesté Frédéric II, roi de Prusse », nous aurions le plaisir de nous servir de la formule du roi de Prusse.

Rien n'empêchait Euler d'agir de même avec les mille autres « formules d'Euler ». Les altesses ne manquaient pas plus à son époque qu'à celle de Beethoven. Les mathématiques auraient gagné en clarté.



L'ARROGANCE DE L'UNIVERSEL

Une traduction n'est pas un calque parfait du texte original. Chaque langue apporte ses nuances propres. Aucun énoncé n'a un sens totalement indépendant de celle dans laquelle il est exprimé. En cela, aucun n'est universel. Pas même « deux et deux font quatre », qui se dit en allemand [mot à mot] « deux et deux est quatre » et en espagnol « deux et deux sont quatre ». Par ailleurs, la croyance en l'universel nourrit souvent un impérialisme intellectuel. Celui qui est convaincu de l'universalité d'une théorie veut imposer celle-ci.

Mal fondé, de mauvais conseil, le mot universel est-il à bannir ? Non, à condition de lui faire rabattre de sa superbe. Sylvie Catellin propose un renversement intéressant. À propos d'un conte qui s'est diffusé de pays en pays, et dont le sens varie avec les contextes, elle écrit : « Le savoir qu'il contient, comme toutes les formes de savoir, est universel parce qu'il circule (et non l'inverse) » [Sérendipité, Seuil, 2014].

La notion d'universel fait d'habitude l'objet de spéculations abstraites de haute volée. En donner une définition relevant du simple constat empirique a quelque chose d'humiliant pour elle. Justement. Elle nourrit trop d'arrogance théoricienne. Moucher ses prétentions est sain. ■